

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

La Forêt Noire

Lallemand, Charles

Paris, 1866

III

[urn:nbn:de:bsz:31-244707](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244707)

III

Le lendemain il pleuvait, chose rare à Neubach. Des flocons de nuages bleuâtres couvraient les sommets du Süssberg et se prolongeaient jusqu'au-dessous du village. Une sorte de tristesse s'était répandue sur la petite ville, si gaie la veille, et le Chevalier d'or lui-même, l'invincible paladin, s'en allait en guerre avec moins de conviction que de coutume.

Hermann vint vers midi frapper discrètement à la porte du comte. « Partons, camarade, dit Emmanuel. » Et il suivit son compagnon de route.

Le vieux cimetière était situé sur la montagne à une assez grande distance de la ville; depuis longtemps, ce cimetière avait été abandonné, et le chemin qui y conduisait, encombré aujourd'hui de roches détachées, de racines envahissantes, avait disparu sous les branchages.

Les deux jeunes gens furent obligés de faire un long détour pour parvenir au champ des morts. Un triste accueil les y attendait. Tout y attestait le désordre et l'oubli; des pans de murailles avaient croulé; les portes vermoulues avaient été jetées à bas par le vent; nul vestige ne restait au dehors de la sainte destination du lieu. A l'intérieur, la désolation n'était pas moins grande. La plupart des tombes étaient enfouies sous les hautes herbes; des pierres tumulaires jonchaient le sol, confondues dans un pêle-mêle sinistre. L'effacement des générations dans la mémoire des hommes, effacement

brutal, hideux, s'étalait dans sa crudité. Ils étaient bien morts, bien disparus, bien oubliés, ceux qui reposaient sous ce sol effondré! Bien que quelques-uns fussent endormis là depuis moins de vingt ans peut-être, des siècles, des abîmes les séparaient du monde des vivants!

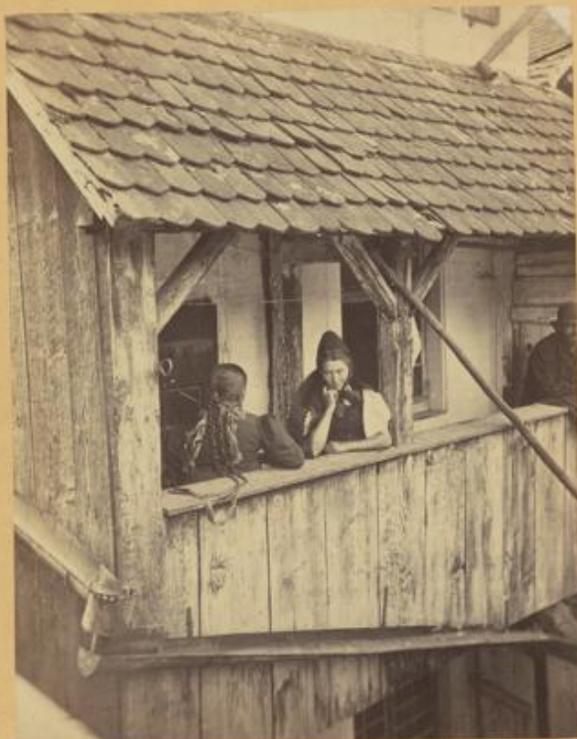
Hermann et Emmanuel s'arrêtèrent. Leur angoisse était profonde. Debout et les bras croisés, ils regardaient cette désolation morne, et n'osaient avancer dans ces fondrières. Le voyageur avait compris d'un coup-d'œil que toute recherche serait inutile, qu'il était en vain venu demander à celle que la terre avait prise, un souvenir, une tendresse, une bénédiction; que tout était fini, que sa dernière espérance était anéantie, et qu'il repartirait plus seul, plus orphelin, plus abandonné que jamais.

Il entra pourtant. Hermann le suivait à quelque distance. La pluie avait augmenté et des rafales de vent leur fouettaient le visage. Emmanuel interrogeait chaque pierre, écartant les ronces, descendant dans chaque fosse; il s'obstinait à une lutte impossible, plus acharné, plus entreprenant à mesure qu'il sentait le but s'éloigner de lui davantage.

Hermann s'était mis à l'œuvre.

Gagné par l'ardeur infatigable de son compagnon de route, il soulevait avec lui les pierres pour tâcher d'y lire un nom effacé; il arpentait tous les coins et recoins du cimetière, cherchant de préférence les monuments les plus anciens, les retraites les plus écartées. Trois heures se passèrent à ces douloureuses perquisitions. Le jour baissait et l'ouragan augmentait toujours. « Je crois qu'il faudrait partir, Monsieur le comte, insinua Hermann. » — « Eh bien! rentrons, dit Emmanuel; je reviendrai, je reviendrai souvent s'il le faut, mais je veux trouver cette tombe, je le veux. » Et ils regagnèrent lentement l'entrée du cimetière.

Arrivé là, Emmanuel se retourna une dernière fois. Son visage



était bouleversé, ses yeux en feu; il interrogea d'un dernier regard l'amas de ruines qu'ils venaient d'explorer, et reprenant tout son courage : « Allons, Hermann, dit-il d'une voix ferme, donnez-moi votre bras, et retournons à Neubach. »

IV

Comme le lecteur l'imagine, le *Chevalier d'or* était, depuis la veille, en proie à une vive émotion. On avait fait répéter vingt fois à Lisbeth sa conversation avec le jeune voyageur; on avait consulté la mère Wackermann, qui s'était rappelé mille détails, et de toutes ces données, de toutes ces étrangetés, de tout ce mystère, on avait construit un roman fort attachant dont Emmanuel était le héros.

Claire l'avait à peine entrevu au moment où il partait pour son excursion du matin; mais Sarah qui l'avait piloté dans la maison, s'épanchait en récits intarissables sur sa physionomie, sa voix, sa tournure. Claire écoutait avec une attention inaccoutumée; la visite de ce jeune homme à la chambre où sa mère était morte la touchait particulièrement. Son pèlerinage du matin l'avait attendrie, et elle répétait avec quelque inquiétude que la pluie était bien forte, et les routes bien mauvaises.

Sarah pensait à Hermann et revenait constamment sur l'excursion des deux jeunes gens. Elle montait à une petite galerie, sur laquelle donnaient sa chambre et celle des enfants, et d'où l'on apercevait le